

« De la peur à la confiance », méditation sur les mécanismes de violence sociale autour de la pensée de René Girard

Nicolas de Rauglaudre, CTM, 10 Octobre 2010

INTRODUCTION

De la peur à la confiance. Tout un programme... et tout un programme de vie, difficile à repérer chronologiquement, puisque nous balançons, et parfois basculons de l'une à l'autre sans cesse. Le programme est d'autant plus périlleux que lorsque, avec les années qui passent, les forces de diminution (vieillesse, affaiblissement du corps et de l'esprit) s'emparent progressivement de nous, dans le silence, et parfois plus bruyamment (maladie, handicap, exclusion sociale...), la confiance devient de plus en plus nocturne. Les forces de diminution apparaissent, puis disparaissent dans l'ombre. La mort approche, et même si crânement nous affirmons ne pas la craindre, elle s'insinue sans bruit dans les pensées, les actes, les émotions... Personne n'échappe à cette peur, à ces peurs, et je dois rappeler que le Christ Jésus lui-même l'a éprouvée. Il ne s'agit pas seulement, comme on l'entend dans les sermons et certains discours théologiques, d'une simple angoisse liée à l'affection qui lie Jésus à ses disciples, mais bien aussi une peur existentielle face au néant et au risque de l'échec divin. On dit que le vrai courage n'est pas de ne pas avoir peur, mais de savoir surmonter sa peur. De plus il est bien d'autres peurs qui menacent le corps, la communauté de proches, l'équilibre psychique, affectif, et aussi les certitudes et croyances... Notre force de vie et nos occupations refluent ces peurs dans l'obscurité. Toutefois nous savons tous qu'il faut peu de choses pour qu'elles réapparaissent.

Bien. En introduction, pour se munir de quelques repères, j'exposerai trois types fondamentaux de « peurs », sur lesquelles il faudrait bâtir des raisons d'avoir confiance et d'espérer. Les conférenciers qui suivent apporteront chacun une pierre à ce bâti. Un schéma, bien que toujours réducteur et caricatural, est important pour se situer, situer nos différentes difficultés, donner des mots et donc humaniser nos inquiétudes -les idées, même exposée sur des schémas, c'est beau, mais la parole partagée, c'est mieux. Elle, la parole, est humaine- et les schémas que je propose ne sont que des abstractions. Nos peurs s'inscrivent toutes dans le triangle défini sur lequel je vais revenir. Par la suite, j'exposerai la réflexion de René Girard, revue, revisitée et corrigée, critiquée parfois bien sûr, autour de la violence collective et de ses mécanismes. Vous le sentez par vous-mêmes, la violence collective, explicite ou sourde, est centrale dans la perception des peurs.

Tout être humain se situe au carrefour de trois conditionnements : l'exigence de grandir pour vivre, exister, se nourrir et s'enrichir de son milieu ; la nécessité de mourir (pour permettre aux autres, aux enfants notamment, d'exister), précédée de tous les processus de diminution et de passivités ; la nécessité de rencontrer l'autre, en tant que sujet (et pas seulement comme objet), en tant qu'être culturel (le langage et la compréhension), en tant qu'être social et économique. L'autre peut être aussi l'écosystème bien sûr, car nous sommes des êtres corporels et énergétiques. Les animaux aussi se situent, sans aller jusqu'à la conscience de soi et la subjectivité (et encore !), dans ce triple conditionnement. Chacun de ces conditionnements engendre trois types fondamentaux de peurs (voir schéma ⁽¹⁾) : la peur de grandir ; la peur de mourir ; la peur de l'autre. L'ensemble des peurs peuvent être repérées sur un graphique comme indiqué sur le schéma (maladie et vieillesse, handicap aussi ; chômage ; peur des responsabilités et des engagements -peur du mariage par exemple- ; peur de la crise écologique ; etc.)

À chacune de ces peurs, correspond un besoin de sécurité et de confiance : sécurité affective et symbolique (reconnaissance dans la parole), sécurité intellectuelle, sécurité sociale, sécurité environnementale, sécurité militaire etc. Ces peurs sont bien sûr interactives, voire rétroactives, je ne vous apprends rien. La peur du chômage empêche de prendre des responsabilités, crée des perturbations psychiques, psychosomatiques, puis somatiques tout court -lesquelles perturbations nous empêchent de travailler correctement ; la peur de la sexualité crée des blocages de la libido et des relations sociales ; la peur de l'autre crée des replis identitaires et des violences réactives et rétroactives de la part de la communauté exclue etc. La peur est facilement contagieuse et parfois quasi septicémique : des communautés entières, et parfois même tout le corps social peut en être atteint.

La peur engendre la violence, et la violence engendre à son tour des mécanismes de peur. C'est la raison pour laquelle je l'ai mise au centre du triangle.

Je finis là mon introduction, car je voudrais vous proposer de découvrir les mécanismes de la violence tels que les a analysés le philosophe et anthropologue René Girard... ce qui permettra à chacun d'entre nous de

(1) L'ensemble des schémas peut être téléchargé sur
<http://www.nicolasderauglaudre.net/docs-divers/2010-10-11-montage-peur-Girard.pdf>

cristalliser les peurs collectives et les réflexes de sécurité - qui peuvent donner confiance, engendrer des mouvements de solidarité ou des luttes pour plus de justice et de paix, mais qui peuvent aussi créer de la méfiance. Sécurité et confiance ne font pas toujours bon ménage : parfois oui (Sécurité Sociale ou sécurité affective), parfois non (repli sectaire ou identitaire -que l'on voit actuellement dans les religions, par exemple, sous l'effet de peurs parfois justifiées, reconnaissons-le)... René Girard a analysé les mécanismes d'apparition de la violence dans les religions et mythologies traditionnelles, et son modèle peut servir pour comprendre, puis pour agir, en respectant toutefois une certaine éthique qui soit adaptée à notre temps. Je diviserai donc l'exposé en trois parties : l'une reprendra l'analyse de Girard ; une seconde concernera la correction apportée par le Christianisme que Girard met en évidence ; la troisième s'interrogera sur son actualité et peut-être aussi sur nous-mêmes et nos propres fonctionnements. Mais ce dernier point sera surtout l'occasion de partages entre nous.

*

1) Mécanismes de la violence dans les sociétés archaïques et parfois modernes.

Bien que bien des cultures soient différentes et indépendantes, dans l'espace et dans le temps (qu'y a-t-il à voir entre la culture des Bushmen en Tanzanie, celle des Mayas au Mexique ou celle de la Perse antique... ?) différences et incompatibilités longuement étudiées par un anthropologue comme Lévy-Strauss, par exemple, René Girard s'est attaché à chercher et trouver des constantes universelles, que ce soit dans les civilisations archaïques, les cultures historiques, voire nos cultures modernes (penser à son récent ouvrage « Achever Clauzewitz », ou aux diverses études sur le romantisme et le romanesque...). Il les a recherchées, trouvées et étudiées à partir de l'analyse des résultats des plus récents anthropologues et ethnologues, des récits mythologiques, des rituels religieux (religions naturelles, prophétiques, chamanisme, divinations, etc.), mais aussi à la lecture des romans classiques et modernes, ou des événements historiques lointains, proches, voire contemporains. Il sera difficile d'entrer dans les détails d'analyses assez complexes, mais je vais vous en dessiner les grandes lignes, au risque d'être caricatural comme l'est tout résumé.

Pour comprendre les mécanismes de violence et de développement de cette violence, le point de départ est souvent le même. À la base, il y a, chez l'individu, l'enfant, l'adolescent, un besoin plus ou moins conscient d'imiter les proches et les personnages en vue, pour pouvoir progresser et s'intérioriser, pour pouvoir s'humaniser. Des psychologues, comme Piaget par exemple, ont analysé le fait que les enfants grandissent, se cultivent, entrent dans l'espace de la parole et des symboles sociaux, par une dynamique interactive entre l'imitation et le jeu. Le jeu est lui-même une forme de dialogue avec l'imitation, puisqu'il s'insère à l'intérieur d'un ensemble de pratiques de transgression et d'obéissance, autour de règles communes et d'un langage commun. Un enfant qui ne sait pas, ou ne peut pas imiter, ni jouer, s'enferme sur lui-même et peut devenir autiste... ou en tout cas, n'apprend pas ou pas vite, ne se cultive pas. Et puis il y a les cas où les modèles ne sont pas à la hauteur et créent des dynamiques négatives. Toutefois l'important à ce stade n'est pas que le modèle soit mauvais ou bon, mais simplement qu'il existe. Par extension le mimétisme peut concerner aussi une communauté, un village, par rapport à d'autres collectivités.

Girard observe les cultures traditionnelles et démontre que la manière de traiter les pratiques d'imitation crée d'une part des violences, et d'autre part les dynamiques pour les contenir. Il pousse à l'extrême une affirmation du philosophe grec Aristote qui écrit dans la Poétique (486,6-7) : « l'homme se différencie des autres animaux en ce qu'il est le plus porté à imiter ». L'imitation permet aux individus de s'appropriier leur environnement naturel et social, mais aussi aux sociétés de mettre en forme des structures de contrôle social. Le jeune dans sa cité, pour s'intégrer, va imiter ceux qui lui sont immédiatement proches. Il grandit ou s'adapte à son milieu à travers divers camarades, par exemple, qui lui servent de référentiels. Ce qui crée des micro-sociétés, pour le meilleur ou pour le pire (gangs par exemple). Girard n'utilise pas le mot « imitation », mais le terme « mimétisme ». Le mimétisme agit en effet plutôt de manière inconsciente, à notre insu. L'imitation demande plus de conscience que le mimétisme. D'où le nom de sa théorie, la théorie mimétique.

Méthodologiquement, Girard procède par évidences et comparaisons, c'est-à-dire dans une approche scientifique plus proche d'un philosophe comme Lakatos et du positivisme classique que de celle de Popper et de son logicisme. Il s'agit d'une méthode scientifique qui accumule les données, statistiquement, et qu'il essaie d'adapter à une hypothèse initiale, avec une marge d'incertitude. Cette hypothèse initiale est celle du mécanisme mimétique et de celui du bouc émissaire, sur lequel je vais revenir. L'hypothèse est corrigée pour bâtir un modèle en fonction des données recueillies. Une telle méthode est plus adaptée à l'observation des comportements humains et sociaux, même s'il est sûr qu'on pourra toujours trouver des contre exemples. L'approche de Girard est statistique et globale. Pour cette raison, point important pour la suite, René Girard insiste sur le fait que « mécanique » ne signifie pas déterministe. Le processus qui mène du désir à la violence

peut s'arrêter à tout moment dans son mouvement. Il n'y a rien d'obligatoire. Mais l'insistance sur mécanisme signifie que l'évolution du mécanisme mimétique se déroule à l'insu des consciences.

1.1. Le mécanisme mimétique.

Le processus (non automatique) qui va du mimétisme premier à la violence passe par trois étapes : le désir mimétique, la rivalité mimétique, la crise mimétique.

Nouvelle remarque méthodologique, René Girard utilise une approche indirecte en ce qui concerne les processus qui ont mené des sociétés en gestation aux religions et cultures traditionnelles. Il compare sa méthode à celle de Darwin. Le savant anglais, dans la théorie de l'Évolution, n'a pas accès aux mutations des espèces, mais constate après coup qu'elles ont eu lieu, et propose des mécanismes d'explication qui s'adaptent très bien à l'observation. De même Girard explique l'équilibre et l'évolution des religions et des rituels par le mécanisme mimétique et repère les traces de ce mécanisme dans les rituels, les récits et les institutions. Mais le processus lui-même, il n'a pas pu l'observer puisqu'il s'est figé dans la religion. Cela dit, ces processus, nous pouvons les observer en direct, partout autour de nous.

a) Le premier niveau du mécanisme mimétique qui conduit à la violence, est celui du « désir mimétique ». L'homme est un être de désir et d'appétit. Girard distingue les deux. On y retrouve un peu les distinctions traditionnelles de la psychanalyse entre besoin et désir, mais le désir chez Girard est intermédiaire entre le désir qui fait appel au jeu d'altérité et le besoin imposé par les nécessités vitales. Ici, il s'agit d'une pulsion humaine et sociale, mais qui travaille à la limite et à l'insu de la conscience. Un individu désire un objet (quelque chose à manger, un territoire, un troupeau, une femme -ou un homme-, une arme, un objet de consommation, mais aussi le pouvoir, le savoir, la renommée ou la richesse etc. voire le bonheur). Un second individu, par imitation, désirera le ou les mêmes objets que le premier individu, lequel devient son modèle. Si le modèle est dans le milieu proche (voisin, parent, copain, copine, collègue de travail), le mimétisme est dit « mimétisme interne ». Si le modèle appartient à un milieu inaccessible (acteur de cinéma, sportif, milliardaire, astronome du Mont Palomar, Gandhi ou Barack Obama...), le mimétisme est dit « externe ». Ce second cas peut créer des motivations, des envies, des jalousies, mais rarement des situations de violence. En revanche, si le modèle et soi-même appartiennent au même milieu, cas du « mimétisme interne », il se peut que les objets de désir du modèle soient les mêmes que les siens. 90% des violences et des meurtres se produisent dans des milieux familiaux, dans des relations de voisinage ou de travail.

Une fois le désir mimétique apparu, survient la rivalité (seconde étape du mécanisme mimétique).

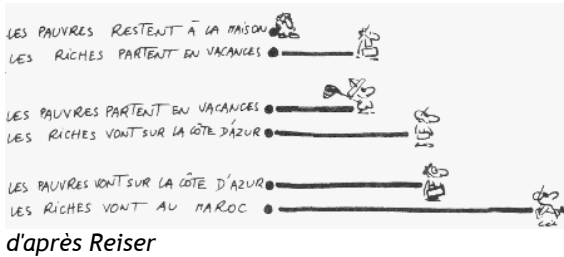
b) Dans le cadre de la « rivalité mimétique », la lutte entre les deux sujets prend le dessus sur le rapport à l'objet. On notera que Hegel a déjà analysé cette étape dans la Phénoménologie de l'Esprit pour exprimer l'avènement de la conscience de soi et le premier mouvement vers la culture. Girard analyse la rivalité mimétique dans les romans littéraires et dans les récits mythologiques. On peut prendre l'exemple bien connu de la Genèse, celui de Caïn et Abel. Au début, étape du désir mimétique, Caïn est jaloux de l'attention que Dieu semble porter à Abel. Rappelons que derrière le récit de la Genèse, il se cache la rivalité néolithique entre agriculteurs et éleveurs... On retrouve la même rivalité entre Esaü le chasseur et Jacob l'éleveur par rapport à la bénédiction du père, d'Isaac. Caïn désire à son égard la même attention que celle que Dieu adresse à Abel. À partir d'un moment, l'objet du désir s'amoindrit devant la rivalité elle-même. La lutte devient celle entre deux sujets... et à la limite, l'objet de la querelle, l'attention de Dieu, perd de son importance, s'efface et disparaît. Vous voyez bien, pour autre exemple, les bandes dessinées qui s'amuse des querelles entre familles corses, siciliennes ou celles de l'Amérique profonde pour des raisons dont on ne connaît même plus l'origine !

Aspect remarquable, le mimétisme des rivaux l'un par rapport à l'autre. Girard parle des « doubles ». On peut penser aussi à la compétition l'an passé entre les deux rivales du Parti Socialiste, Ségolène Royal et Martine Aubry. L'objet était le pouvoir sur le parti socialiste, les programmes étaient pratiquement devenus les mêmes... ou se différençaient sur des points minimes. Et lors du vote, on était à 50-50. C'est assez incroyable. On peut penser aussi à tous ces duels de l'antiquité et de la période classique et moderne (réécouter par exemple l'opéra Eugène Onéguine où la rivalité de deux amis pour la même femme devient la rivalité entre ces deux anciens amis, et se termine par le meurtre dans un duel). Girard donne aussi l'exemple des deux bébés analysés par Saint Augustin. Tous deux ont assez de lait de la part de la nourrice, mais chacun veut tout pour lui. Le jeu de la rivalité mimétique est présent partout, dans les familles, dans les rapports économiques et politiques, dans les jeux de pouvoir religieux et idéologiques, voire intellectuels. Le mimétisme peut également prendre la forme d'un anti-mimétisme, où le rival prend systématiquement les positions opposées de l'autre. Mais par rapport à l'objet de désir initial et par rapport au pouvoir, le rapport est identique et le mécanisme mimétique reste similaire.

À ce stade, donc, l'objet n'importe plus, la rivalité avec l'autre ou les autres est passée au premier plan... Dans l'Iliade par exemple, l'objet de la guerre, à savoir l'enlèvement d'Hélène de Troie par Paris, finit par s'estomper par rapport au conflit latent entre grecs et troyens. Le conflit qui se déchaînera ensuite dans tout l'ouvrage et qui décrit très bien comment une rivalité devient une crise, étape suivante du mécanisme mimétique.

Une critique a été formulée concernant la théorie de Girard par rapport à la modernité et la société de consommation. Comme les objets de consommation, les objets de désir, sont innombrables, il n'y aurait pas de raison que les individus jalouent les autres. On devrait en rester au premier degré et ne jamais basculer au plan

de la rivalité mimétique. La critique n'est pas fautive en analyse théorique et superficielle, mais l'envie et la compétition reprennent le dessus de manière plus sourde (voir dessin ironique de Reiser ci-contre), parce que le mimétisme est plus profond. Le mimétisme se cache derrière le culte de l'individualisme, la consommation fétichiste par abondance de biens... Girard n'est pas naïf. Il dit que le mimétisme se multiplie à l'infini et que la rivalité est plus feutrée. Nous pourrions y revenir lors du débat.



En situation de turbulence et de fragilité sociale, la rivalité peut basculer dans un processus d'indifférenciation des acteurs et des désirs. Tout le monde imite tout le monde ou imite ceux qui portent le discours le plus adéquat au climat général et aux positions, pour entrer dans les jeux de rivalité. Tout le monde veut la même chose, les doubles et les rivaux se multiplient, ou les lignes de partage entre rivaux se raidissent et se figent.

c) Le troisième temps s'appelle la « crise mimétique ». Le mécanisme de violence à petite échelle (rivalité de deux ou trois personnes, ou de familles, de communautés etc.) a des effets de perturbation à plus grande échelle. Toujours pour des raisons mimétiques. On prend parti, on conjugue des rivalités différentes qui se tétanisent autour d'une seule. L'énergie conflictuelle non résolue a tendance à se répandre, comme par contagion. Girard analyse ce phénomène dans le cadre des mythologies et de l'origine des cultures, mais il est tout-à-fait applicable dans les sociétés modernes, aussi complexes soient-elles, ou dans nos communautés, familles, milieux de travail etc...

Le philosophe anglais Hobbes appelle cette étape intermédiaire la « guerre de tous contre tous ». La crise devient donc générale. Je rappelle que le processus qui va de la rivalité à la crise générale n'est pas automatique. Il y a crise lorsque les forces et les structures de contrainte et de sagesse ne peuvent plus contenir les turbulences et les conflits de rivalité. Le processus peut être ralenti, contenu et stoppé par diverses institutions, par des us et coutumes, par des pratiques religieuses et magiques, des croyances et des superstitions. Mais ces institutions, coutumes, rituels ont une origine qui est toujours, dit Girard, le fruit d'une crise mimétique.

Les rivalités locales se pétrifient alors vers des rivalités duelles (voir schéma). Au départ, les rivalités ont des centres de polarisation différents, mais petit à petit, elles contaminent les autres individus autour des mêmes centres. Les doubles prolifèrent et la crise mimétique s'amplifie. On peut relire par exemple, toujours dans l'Iliade, l'évolution qui voit les guerres des grecs entre eux s'évanouir au profit d'une seule guerre : la guerre contre les troyens. On peut aussi penser à la guerre 14-18 où les tensions locales (nationalismes divers, Serbie, Italie, Moyen Orient, Alsace-Lorraine), se transforment en une tension sur un seul front, les puissances centrales (Empires, Autriche-Hongrie, Allemagne, Empire Ottoman etc.) contre la triple alliance (France-Russie-Grande Bretagne + alliés et colonies, bien sûr...)... Mais sans aller jusque là, chacun observe de telles polarisations dans les déchirements familiaux, les divorces, les conflits de travail, les querelles politiques ou idéologiques.

Une crise peut être catalysée par des circonstances extérieures : une épidémie, une famine, une sécheresse, une inondation... une catastrophe naturelle ou éventuellement un événement historique imprévisible. Toutefois, cette circonstance est extrinsèque à la crise mimétique elle-même et n'est jamais la cause directe de la crise. Elle fait partie des conditions favorables de son apparition. Cette remarque rejoint l'analyse de l'économiste Amartya Sen que nous allons étudier prochainement dans un groupe de travail, ici au CTM. Une famine ou une catastrophe naturelle n'est jamais en elle-même source de violence. Elle peut même engendrer des mouvements de solidarité (dans des sociétés constituées et solides, structurellement, politiquement, juridiquement...). Un tremblement de terre en Haïti, au Chili ou au Japon, n'a pas les mêmes effets structurels. Si les conditions naturelles permettent l'apparition du mécanisme mimétique qui va du désir mimétique jusqu'à la crise, alors la violence critique se développe...

1.2. Le « bouc émissaire ».

À partir d'une situation de violence généralisée, il se dégage dans les cultures traditionnelles un nouveau mécanisme destiné à interrompre et calmer cette violence. Dans la folie de rage collective, surtout lorsque les rivaux ou les fronts de rivalité sont irréductibles, un point de convergence commence à poindre, puis une focalisation se précise en direction d'un individu -ou d'un groupe éventuellement- qu'on va accuser d'être à l'origine de la violence. Girard a constaté que ce phénomène est universel dans l'origine de toutes les cultures constituées. Cet individu, cet être, cette communauté éventuellement, est le « bouc émissaire » (dont l'origine est biblique, mais qui se retrouve dans pratiquement toutes les cultures en train de se constituer). Le « tous contre tous » devient le « tous contre un ».

La polarisation de la violence contre cet individu, contre cette communauté, contre cet ennemi, contre le bouc émissaire, a de multiples avantages pour une société en pleine crise mimétique.

Tout d'abord, il unifie les rivaux ou apaise les rivalités. Tous contre un. « Il vaut mieux qu'un seul homme meurt pour le peuple », disait Caïphe dans l'Évangile de Jean. Tous contre les juifs. Tous contre le Roi. Tous contre l'Argentine, disait Margaret Thatcher en pleine crise sidérurgique en Grande Bretagne. Le Premier Ministre, devenu impopulaire, avait su intuitivement utiliser ce mécanisme. Elle a su remobiliser son peuple par l'intermédiaire de la Guerre des Malouines et été réélue aux élections suivantes. Tous contre le bouc émissaire que sont les roms de notre cher Président, lequel président devient à son tour le bouc émissaire de la presse ! Tous contre l'âne dans la fable « les animaux malades de la peste »... Tous contre Raymond Domenech. Là, j'extrapole, pardonnez-moi. Le mécanisme du bouc émissaire apaise la violence et la concentre sur un pôle. Celui-ci est alors sacrifié... lynché, lapidé, exécuté, chassé de la communauté. Songeons à Rémus et Romulus, ou à Étéocle et Polynice qui s'entretuent... pour le bien de Thèbes, même si la forme n'est pas tout-à-fait la même. Étéocle est célébré, et Polynice exclu... La focalisation vers le bouc émissaire est remarquable dans les révolutions, par exemple, où le roi, le tsar, le rajah font l'objet d'une exécution quasi rituelle. Mais le prince n'est pas forcément le bouc émissaire idéal. La plupart du temps, il s'agit d'un individu ou d'un groupe déjà en marge de la société ou difficilement supporté par la communauté. René Girard note en effet que le bouc émissaire appartient souvent déjà à une catégorie exclue ou gênante : souvent au niveau de l'individu, il s'agit d'un handicapé, d'un malade mental, d'une sorcière, d'un boiteux, d'un bossu, d'un marginal etc. On peut encore penser au Serviteur Souffrant d'Isaïe : « comme un surgeon il a poussé devant nous, sans beauté ni éclat pour attirer notre regard, quelqu'un devant lequel on se voile la face... etc. ». Que le bouc émissaire soit coupable ou non n'a aucune importance dans ce processus. L'important, c'est qu'il soit considéré comme coupable. L'âne de la fable avait tondu un carré de verdure de la largeur de sa langue ! Rappelons-nous aussi l'Affaire Dreyfus, qui a permis un certain temps, de canaliser la violence accumulée contre l'Allemagne...

Girard constate tous ces faits et propose ici une clé importante dans l'analyse des cultures archaïques : le lien entre le sacré et la violence... ou plus exactement comment la violence et le mécanisme de canalisation de la violence, via le bouc émissaire, conduisent au sacré, à la religion, voire à la culture. Les communautés qui ne franchissent pas ce stade s'écroulent, implosent sur elles-mêmes. En effet le bouc émissaire, une fois sacrifié, concentre en lui deux faces : l'une négative puisqu'il est le coupable choisi par la communauté, le diable (celui qui se met en travers, par opposition au symbole) ; l'autre positive puisque, grâce à lui, la communauté retrouve son unité, son équilibre. Le bouc émissaire est donc à la fois l'ancien malfaiteur et le bienfaiteur de la communauté. Aux yeux de la mémoire collective, il entre progressivement dans le panthéon divin.

Ici, le temps commence en effet à jouer : pour que la communauté garde l'unité, il faut rejouer la pièce qui a mené à la crise, puis à sa résolution par le bouc émissaire et enfin au retour de la paix. C'est la raison pour laquelle le rituel religieux apparaît. Il répète avec le temps le mécanisme mimétique et le sacrifice rituel du bouc émissaire. Le bouc émissaire est alors divinisé. Dans les cultures traditionnelles religieuses, il entre au Panthéon, est ajouté comme héros, comme dieu ou comme déesse, comme personnage porteur de sacré (même les sorcières). Le mécanisme victimaire se conjugue sans problème avec le polythéisme, avec l'abondance des dieux qui reflètent les côtés bons (utiles) et mauvais (nuisibles). De crises en crises, les rituels se complexifient, les religions elles-mêmes se précisent et s'organisent en répondant aux multiples situations de violence contenue posées par les frustrations du désir et des interrogations existentielles. Et les panthéons se remplissent de divinités...

À travers le rituel, la communauté se remémore le sacrifice initial et se réunifie. La quasi totalité des récits de rite et de mythe originaux commencent par un chaos originel, une crise qui sera surmontée par un sacrifice rituel. Le rituel devient lieu de mémorisation, de signe d'appartenance et de reconnaissance. Il devient aussi, démontre René Girard, facteur de développement culturel. Le rituel est un moment de violence planifié, contrôlé, fixé à des dates régulières. Les crises personnelles donnent lieu à des rituels d'initiation (comme à la

naissance, à la crise d'adolescence ou à la mort -rites funéraires-). La paix et surtout une certaine unité par rapport aux causes de la crise précédente s'instaurent au sein de la communauté. Elles participent au développement d'une culture, voire d'une éthique, d'une juridiction et même d'une structuration technologique... L'argument selon lequel une guerre est facteur de progrès technique ne doit pas oublier que le propre d'une guerre est d'unir toute une nation dans une dynamique de combat contre l'ennemi. Il s'agit donc bien d'un mécanisme mimétique. Une guerre civile en revanche, quand elle en reste au stade de la crise mimétique non encore résolue, ne produit pas de développement technique et culturel. De plus, après une guerre, apparaissent des rituels de souvenir et la culture s'imprègne de l'événement. Ces dimensions sont aussi perceptibles dans le monde contemporain.

La résolution de la crise mimétique par le meurtre du bouc émissaire produit un saut culturel, à base institutionnelle et technique. D'une part pour ne pas revenir aux causes qui ont produit, des interdits, des rituels et des législations religieuses surviennent, d'autre part la paix revenue offre les conditions d'un développement de pratiques artistiques et technologiques. Par exemple, dans la Genèse, après le meurtre d'Abel par Caïn, apparaissent l'interdit de la vengeance et la loi sur le meurtre (« Si quelqu'un tue Caïn, on le vengera sept fois » - qui serait un retour au chaos mimétique). Girard estime que la peine capitale est une forme de rituel pour unifier une société. Puis toujours dans le récit de la Genèse, dans les versets qui suivent le sacrifice d'Abel, l'auteur biblique décrit un développement culturel (Gn 4,20-22) : il y a domestication des animaux, apparition de la musique, de la métallurgie et des forgerons... On retrouve le même ordonnancement dans le mythe de Prométhée raconté par Eschyle : le sacrifice de Prométhée, victime renouvelée sans cesse (l'aigle qui mange le foie), représente la matrice au sein de laquelle émergent le langage et la technique.

Il faut donc bien comprendre et assimiler, avant de condamner le mécanisme mimétique, qu'il est essentiel à la stabilité d'une société. Girard énonce un principe selon lequel l'apparition du sacré et du religieux est facteur culturel, principe qui va à l'encontre de courants issus de la Philosophie des Lumières pour lesquels la religion est plutôt facteur d'obscurantisme. Mais Girard ne parle pas des mêmes époques.

Dans le cadre du cycle sur la peur et la confiance, la connaissance du mécanisme mimétique peut montrer en quoi une confiance peut être rétablie grâce à la connaissance de ce processus, sans aller jusqu'à la crise... ou en la canalisant par la parole, par exemple.

Pour en revenir au monde moderne, Girard note comment la télévision joue le rôle d'activateur du mécanisme d'unification vers une victime... Un petit fait qui se passe dans un canton éloigné de la Creuse devient un scandale à grande échelle et déclenche une indignation généralisée. Paradoxalement, la télévision contribue à l'équilibre social et culturel. Mais nous allons le voir, le mécanisme du bouc émissaire et de sa ritualisation est biaisé, voire faussé par la révélation biblique et chrétienne...

*

2) La révélation judéo-chrétienne du mécanisme.

Dans l'ouvrage « Des choses cachées depuis la fondation du monde », René Girard met le doigt sur ce qu'apporte la révélation biblique au mécanisme mimétique et à sa résolution par le sacrifice du bouc émissaire.

Avant la révélation biblique et chrétienne, la violence collective et sa solution par la polarisation sacrificielle sur le bouc émissaire, puis les rituels religieux qui s'y rattachent, n'étaient pas perçus dans leur ambiguïté. Puisqu'il ramenait la paix et donnait sens à l'équilibre social, on ne s'attardait pas sur la personnalité de la victime du sacrifice fondateur.

Or le Judaïsme d'abord, le Christianisme ensuite, posent la question de la culpabilité existante ou non du bouc émissaire. Elle révèle les ressorts cachés du mimétisme... En fait, dès le début de la Bible, même si le mécanisme du bouc émissaire fonctionne encore, la question de l'innocence de la victime sacrifiée est posée. Et elle est même posée de manière violente si on pense au cas d'école que représente l'épisode de Caïn et d'Abel. Inversion des cultures traditionnelles : Abel est le juste. Caïn est le meurtrier. Alors, même si nous descendons tous de Caïn, c'est bien Abel qui représente la justice... et l'ajustement à Dieu. Avec le paradoxe que vous connaissez, à savoir qu'Abel est le nomade, l'éleveur, tandis que Caïn est l'agriculteur et l'ancêtre de la vie des villages, où la population se sédentarise... puis se cultive. Derrière la rivalité de Caïn et d'Abel, se cache aussi l'exode des hébreux nomades avec Moïse, puis de Josué, face aux égyptiens et cananéens sédentaires. L'épisode retourne le fonctionnement des cultures classiques. Romulus fonde Rome. Caïn fonde la culture qui suit. Mais les dieux sont avec Romulus et Rome, Rémus étant coupable. Dieu dans la Genèse, lui, a confondu la culpabilité du meurtrier.

Girard propose deux étapes : la Bible, celle de la Première Alliance, est, dit-on parfois, le passage du mythe à l'histoire. Mais, alors que dans les religions païennes, les dieux sont multiples et reflètent les bons et mauvais côtés de l'humanité, la Bible range résolument Dieu du côté des victimes et des innocents... L'histoire de Joseph et de ses frères, dans laquelle Joseph est le bouc émissaire, est l'illustration parfaite de l'inversion par rapport aux mythes traditionnels : tuer Joseph, ou s'en débarrasser, devrait apaiser la jalousie et la crise latente de la famille. Or Joseph n'est pas coupable -la faute est clairement du côté des frères jaloux, mais aussi du côté de Jacob qui n'a pas su retenir sa préférence pour les enfants de Rachel-. Joseph est au contraire innocent... De plus, le récit de la Genèse montre que Joseph, dans toutes ses épreuves, est sans cesse réhabilité ! Il se situe à l'inverse du mythe d'Oedipe, repris par la psychanalyse, dont la culpabilité va croissante, au fur et à mesure de son épopée, et sur qui pèse le poids du Destin, de la fatalité... De plus, en fin de parcours, Joseph accueille ses frères et les sauve de la famine. L'épisode de Benjamin révèle aux frères leur culpabilité. Les frères reconnaissent leur faute. Et tout finit par une réconciliation familiale... Il s'agit bien de l'inverse de l'histoire d'Oedipe. Des personnages comme Joseph, à divers plans d'existence, se retrouvent un peu partout dans la Bible. Un autre personnage significatif est Job : face à l'injustice existentielle de son épreuve et en réponse à ses accusateurs -des sages et religieux bien pensants et toujours prêts à culpabiliser leurs ouailles-, Job crie son innocence, il engage un procès contre Dieu, puis le supplie de le défendre. Il va plus loin en criant que son Défenseur (le Paraclet) est vivant et le défendra au dernier jour. Et c'est en effet l'innocence de Job que Dieu défend et justifie, face aux bavardages des sages et des théologiens de service.

Toutefois selon Girard, il y a une seconde étape, celle du Christianisme. Jésus révèle définitivement ce mécanisme... et en le révélant, bouleverse l'équilibre religieux de la communauté. Notamment l'équilibre religieux. Il n'est plus une figure, il achève et pervertit le processus. Je serai plus nuancé. Je ne partage pas l'idée simpliste selon laquelle le Christianisme est en rupture avec le Judaïsme. Le Judaïsme lui-même a pleinement assumé la révélation du mécanisme sacrificiel, et le Christianisme, historique du moins, que l'on peut lire comme une interprétation particulière et développée du Judaïsme, n'a jamais toujours rompu avec la religiosité traditionnelle. Cependant, la révélation évangélique concentre sur le sacrifice de Jésus ce que le Judaïsme avait déjà exprimé au travers de multiples récits et personnages.

D'un point de vue formel, on retrouve dans les versets de la passion et la mort de Jésus tous les ingrédients d'une crise mimétique. Il y a rivalité entre Jésus et les pharisiens... puis surtout avec les prêtres et les sadducéens. Rappelons au passage que les pharisiens, les plus proches religieusement de Jésus, n'étaient pas présents au procès et à la mort de Jésus, excepté un petit peu chez Jean 18, au début de la passion. Ce point est important pour marquer la continuité du Judaïsme avec l'enseignement de Jésus. Jésus s'établit surtout en rival des prêtres, en se proclamant nouveau Moïse, nouveau Temple et en révélant le sens profond de la Tora. Jésus apparaît comme le bouc émissaire par excellence, comme le constate Caïphe, le rival par excellence, dans la citation déjà donnée au début de cet exposé. Ce sont donc les grands prêtres et les gardiens du Temple qui vont dresser la foule contre Jésus. Et même les disciples, par mimétisme avec la foule, l'abandonnent... Jésus dit qu'il voit Satan tomber du ciel. « Cela ne t'arrivera pas », dit Pierre à Jésus, refusant d'un côté que Jésus soit bouc émissaire, et de l'autre que l'innocent soit condamné. Jésus répond à Pierre qu'il représente un obstacle... Au moment de la Passion, Pierre imite la foule, Pilate aussi, le mauvais larron encore... Je répète, au risque de passer pour un gâteux, que la stabilité d'une culture repose sur le mécanisme mimétique. Les récits et rituels donnent lieu à des institutions, à des techniques, à des structures légales pour contenir la violence. Dans l'Antiquité, ces structures sont de type religieux. Elles canalisent la violence... et le meurtre de Jésus est tout-à-fait logique. Il faut être très prudent dans nos tendances à stigmatiser les autorités religieuses de l'époque et les Juifs (au sens johannique). D'autant plus que je vous ai dit que les écrits bibliques l'ont révélé avant Jésus, et que les premiers disciples du Christ sont juifs...

On retrouve dans le récit de la Passion le fonctionnement des rituels et des récits païens et archaïques... sauf sur un point essentiel. Cette fois, la personnalité morale du bouc émissaire, du sacrifié, est interrogée. Il n'est pas coupable ! Il dévoile la fausse paix introduite par la polarisation sur le bouc émissaire. En ce sens, il met à nu la violence cachée dans les coeurs et les consciences. Certaines paroles de Jésus ne doivent pas être oubliées dans notre lecture des évangiles : « Croyez-vous que je suis venu apporter la paix ? Je suis venu apporter le glaive. On se divisera dans les familles à cause de moi etc. ». Jésus amorce le mouvement inverse ! Ce qui apportait la paix dans les cultures et les communautés (« ce n'est pas moi, c'est l'autre, c'est lui... c'est de sa faute », jusqu'à un sacrifice ultime) est démasqué comme profondément injuste, et ce dévoilement est facteur de trouble. Jésus renvoie chaque individu à sa conscience. Un épisode évangélique connu le rappelle : celui de la femme adultère, dans l'Évangile de Jean. Crise dans un village et bouc émissaire idéal : la femme adultère. La femme adultère est souvent un bouc émissaire dans les cultures traditionnelles. La Loi dit : il faut la lapider. Quelle Loi ? Sans doute, celle qui correspond à la constitution (réinterprétée sans doute) de l'équilibre communautaire. Est-ce vraiment la Tora ? Jésus ne dit pas de s'opposer à la loi, mais il renvoie chacun vers sa manière de la lire. Il retourne le mécanisme qui portait l'accusation envers la femme, vers chaque conscience personnelle. Les préceptes de la loi sont au service de l'éthique (la vraie Loi) et non le contraire. La Tora est une

Loi de conscience et non une loi formelle, ou pire une loi qui sert ceux qui veulent ne pas être dérangés. Les accusateurs se retirent les uns après les autres. Le mécanisme du bouc émissaire n'a pas fonctionné... et Jésus a cette phrase extraordinaire : « personne ne t'a condamnée ? Moi non plus, je ne te condamne pas ! ». On notera que Jésus ne condamne pas la femme, mais il ne condamne pas non plus les accusateurs. Par chance, ici, l'épisode se termine bien.

Bref, les mythes et rituels religieux sont contre la victime. La Bible et les évangiles sont pour la victime ! Girard insiste assez intensément sur la révélation du rôle du bouc émissaire dans le comportement, par le Judaïsme et le Christianisme. Avant, on ne le savait pas ! On ne s'en rendait pas compte. Le « concept » de bouc émissaire, non conscient si l'on peut se permettre de parler ainsi, émerge dans la Bible. Bien que strictement ritualisé dans le Lévitique, il amorce un processus de révélation déjà existant et irréversible. Quand vient l'étape évangélique, la violence de l'homme et les mécanismes rituels injustes pour la contrôler et en masquer ses sources, est révélée par l'événement de la passion. Cette révélation interpelle le regard trop vif porté vers un divin qui justifie les rites et les institutions religieuses et politiques. L'évangile ajoute de plus aux textes bibliques de la Première Alliance, non seulement la dénonciation du mécanisme du bouc émissaire, mais surtout son inversion. Maintenant, est première la reconnaissance que la victime ou les victimes d'une crise ou d'un malheur ne sont pas responsables, ne sont pas coupables. Et inversement, notre jugement doit, avant d'accuser l'autre (même avec de bonnes raisons morales, légales ou religieuses) interroger sa propre conscience.

Cela dit, et c'est essentiel, gardons aussi à l'esprit que Jésus ne condamne pas non plus ses persécuteurs et ceux qui le sacrifient. Ne développons pas de nouveaux mécanismes de violence et d'auto-destruction par culpabilisation, en raison du retournement de la conscience, comme ont su si bien le faire tout un clergé, certaines traditions religieuses et bien des intellectuels à travers l'histoire. Attitudes encore plus perverses à mon sens que le positionnement des cultures archaïques, puisqu'il s'agit d'une violence retournée contre soi. La psychanalyse a remis, heureusement, les choses en place... quoique Girard estime qu'elle n'est pas allée jusqu'au bout de l'analyse mimétique (en oubliant la saga de Joseph en contraste avec la saga d'Oedipe). Un rééquilibrage existentiel, celui de Job notamment, rappelle que les souffrances et les injustices de la condition humaine précèdent et recouvrent les discours des prédicateurs et des moralistes. Toute théodicée précipitée, c'est-à-dire tout discours théologique pressé de justifier l'oeuvre divine et l'innocence de Dieu aux yeux des hommes et des femmes, surtout face au mal, tombe à côté de la plaque... « marche à côté de ses pompes », comme disent nos enfants. Et elles donnent « raison » au mal. Malheureusement, on entend encore trop ce discours ici et là. Tout bouc émissaire est d'un certain point de vue innocent. Telle est la signification du personnage du « bon larron » cloué avec Jésus. Le premier larron est mimétique, le second reconnaît l'innocence de Jésus. On remarquera que cette différenciation disparaît dans l'Évangile de Jean.

Dans les premières communautés chrétiennes, l'opposition se fait sentir avec intensité dans le bras de fer entre Étienne et Paul (encore appelé Saul) au début des Actes des Apôtres. Paul est zélé d'un point de vue religieux. Il approuve le meurtre d'Étienne... en bonne conscience. Il ne faut pas croire que Paul est de mauvaise foi. Oh bien sûr, une interrogation sur sa conscience doit jouer quand même puisque le texte dit qu'il écume de rage contre les chrétiens, ce qui signifie que Paul n'est pas si paisible que cela. La conversion est un retournement, une inversion : en participant à une condamnation, au meurtre rituel, au nom de ses propres convictions religieuses, Paul trahit la Loi et sa conscience sans le savoir. Paul sera obnubilé par cette question tout le reste de sa vie. Girard fait un lien entre la prise de conscience du mécanisme du bouc émissaire et le péché originel. Nous sommes tous pécheurs... Non pas qu'il faille tous se culpabiliser, mais en ce sens que nous sommes tous engagés dans un monde où le mal et la violence préexistent à notre condition et en font partie. Nous ne sommes pas responsables du péché originel !

Une telle révélation a également des conséquences religieuses quant au rapport entre le sacré et la conscience. Le rite sacrificiel passe au second plan. Un vieux récit mythique expliquait que les dieux étaient fatigués par l'agitation des hommes. Ils finissaient par imposer une fausse paix à base de rituels et de sacrifices. Avec Jésus, s'achève le temps des sacrifices, puisqu'il est le sacrifice définitif. Une nouvelle communauté naît du sacrifice unique inversé qui prend racine dans l'histoire. Les martyrs ne sont pas de nouveaux sacrifices, ils continuent celui du Christ. Le Christ joue le même rôle que Joseph dans la Genèse, sauf qu'il engage le divin lui-même. Dans le Prologue de Jean, le vrai choc n'est pas dans les versets initiaux (le Verbe était la Lumière, etc.). Il est d'abord dans l'affirmation que le Verbe s'est fait chair... donc sensiblement et historiquement accessible, que le Monde est fait par lui, mais qu'il ne l'a pas reconnu, parole qui représente le sacrifice rituel démasqué. Dans les Évangiles, le mécanisme mimétique conduit à un moment d'unanimité contre la victime -comme dans les mythes-, lorsque la foule et les disciples eux mêmes se détournent de Jésus. Mais elle est détruite par la Résurrection qui révèle ce mécanisme et arrache les disciples à cet ancien fonctionnement.

Quelle représentation de Dieu est-elle dévoilée dans la révélation biblique et évangélique ? Girard estime que nous passons du sacré à la sainteté... Le Dieu sacré des religions traditionnelles devient le Dieu Saint de la

Bible. Celui qui est étranger à toute violence et qui révèle cette violence. Je ne développe pas ici le concept de sainteté qui s'est affadi avec le temps. Juste quelques rappels : la Sainteté de Dieu (« Dieu seul est saint ») signifie tout d'abord son altérité, sa différence et sa transcendance, et elle pose tout d'abord un interdit : celui de l'utilisation de l'autre et des dieux comme instrument d'une paix sociale et religieuse inaccomplie. Elle n'interdit pas, bien au contraire, la relation personnelle et intime entre Dieu et les hommes. Abraham était l'ami de Dieu, Moïse parlait à Dieu face à face, et Jésus conversait dans la montagne avec son Père... Le sacré est donc un passage, passage obligé peut-être pour l'unité et l'équilibre de la société et de la personne (comme les interdits institués aux enfants afin qu'ils grandissent), mais il n'est pas une fin en soi. Les textes évangéliques ne demandent pas aux disciples de respecter le sacré (résidu de paganisme), mais de devenir des amis de Dieu, des saints et de bâtir une cité fraternelle.

Dernier point. René Girard démontre que le paganisme et son foisonnement de divinités est devenu inutile. Plus besoin de rajouter des dieux par fixation des sacrifices. Dieu se révèle dans son unité et sa cohérence.

La conclusion sera celle de nos débats.